tt

L'ASSASSIN

PAR HUMANITÉ,

ou

LE DRAME A L'ENVERS,

INNOVATION TRAGI-BOUFFONNE,

PAR M. HONORÉ,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 15 NOVEMBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DUROSEAU	M. HONORÉ.
DON BIGAROTINOS, gouverneur	M. DUBOIS.
OLIVIA, sa fille	Mlle LÉONIDE.
LE BARON ALVAREZ, amant aimé	M. ERNEST.
BARBASTHAL, amant non préféré	M. TASSIN.
PIFFARDO-PIFFARDINI,, jeune page, un peu muet	M. ESPINOZA.
M. MALASSIS	M. COTTI.
M. PAFF	M. VISSOT.

*La scène se passe à *******
*En l'an *******
*Sous le règne de*******

Le théâtre ne représente rien.

SCÈNE APRÈS-DERNIÈRE.

UN ACTEUR, *seul* (ALVAREZ), *s'avançant respectueusement, et faisant au public les ci-devant trois saluts d'usage.*

Messieurs, le drame que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous (à l'envers) est de MM. Durand, Eustache et Gruau; musique de M. Dubois, décors de M. Lapierre.

Il se retire. La toile tombe et l'orchestre joue un final.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une citadelle.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

DON BIGAROTINOS, ALVAREZ, OLIVIA, BARBASTHAL, PIFFARDO, PAGES *et* SOLDATS.

Barbasthal est mort.

DON BIGAROTINOS. Et voilà! oui, voilà ce qui prouve que tôt ou tard le crime reçoit son châtiment, et la vertu sa récompense.

BARBASTHAL, *dangereusement blessé.* O ciel! je me meurs! Don Bigarotinos, vous êtes un assassin! (*Il se roule.*) Enfer! malédiction! damnation! saperlotte!

Il expire.

Les Soldats font feu à hauteur d'homme, Barbasthal se relève, croise ses bras sur sa poitrine et paraît défier les Soldats.

Y Th. 237

DON BIGAROTINOS, *après l'exécution.* Feu sur le scélérat! en joue... feu!

Les Soldats se mettent au port d'arme.

DON BIGAROTINOS. Soldats, avancez!

Les Soldats reculent jusque dans la coulisse.

ALVAREZ, *dans les bras d'Olivia.* Je te retrouve enfin, créature adorée!

OLIVIA. Je puis donc sans trembler te presser sur mon cœur!

ALVAREZ, *avec amour.* Tendre Olivia!

OLIVIA, *de même.* Cher Alvarez!

ALVAREZ, *la reconnaissant.* Que vois-je?... Olivia!

OLIVIA, *le reconnaissant aussi.* Que vois-je? Alvarez!

BIGAROTINOS, *avec force.* Son époux, le voilà!

Il montre Alvarez.

BARBASTHAL. Suivez-moi, madame, obéissez à votre époux, à votre maître.

DUROSEAU, *dans la salle.* Qu'est ce que c'est que tout ce gâchis-là?

MALASSIS, *au parterre.* Silence, donc!

DUROSEAU. Silence, vous-même! je demande la parole.

MALASSIS. Ça ne se peut pas.

DUROSEAU. Je ne peux pas la demander?... Suffit, je prends la parole. (*Aux Acteurs.*) Permettez, messieurs et mesdames...

MALASSIS. De quoi vous mêlez-vous?

DUROSEAU. Je me mêle de ce que je regarde, et je veux...

MALASSIS. A la porte, le bavard!

DUROSEAU. Oh! mon petit monsieur, vous n'êtes pas gentil en société. (*Aux Acteurs.*) C'est à vous, aimables interprètes de Thalie et de Melpomène, que j'ai l'honneur de m'adresser. Franchement, mes petits agneaux, vous venez de faire des boulettes énormes... j'ai dit boulettes, et je le prouve : Un homme tombe mort, bien! La boulette n'est pas dans le malheureux qui expire, la boulette est dans le coup de feu qui ne part que quand monsieur est décédé.

ALVAREZ. Permettez...

DUROSEAU. Permettez-moi vous-même de passer à la deuxième boulette : lorsque ce respectable vieillard à cheveux... de je ne sais quelle couleur, s'écrie : Feu sur ce scélérat! en joue, feu! les soldats se mettent à porter arme, comme si c'était la même chose, tandis qu'au contraire... Mais pardon, êtes-vous dans la garde nationale?

DON BIGAROTINOS. Oui, monsieur.

DUROSEAU. Quel grade avez-vous?

DON BIGAROTINOS. Grosse caisse.

DUROSEAU. Tiens! grosse caisse... moi aussi. Eh bien, nous sommes frères d'armes... Allons, maintenant, passons aux brioches. Monsieur et mademoiselle viennent de s'écrier avec étonnement : Que vois-je! c'est Olivia! — Que vois-je? c'est Alvarez!... et depuis le lever du rideau, ils étaient là qui s'embrassaient comme deux pigeons. Que diable! on peut se connaître sans s'embrasser, mais on ne s'embrasse jamais sans se connaître, surtout quand on s'aime aussi tendrement.

TOUS LES PERSONNAGES. Allons, monsieur, ayez la bonté...

DUROSEAU. Ah bah! vous êtes des farceurs. Vous m'avez aperçu par le petit trou de la toile, et vous avez dit : Bon! voilà un provincial, faut lui faire des niches... Eh bien, vous vous êtes blousés; je suis un malin, moi! je suis le fils d'un connaisseur qui a sifflé Talma, et je tiens de mon père, j'ai du goût... voyez! (*Il montre une énorme clef de porte cochère.*) Allons, pas de bêtises! jouez-nous cela franchement et rondement.

DON BIGAROTINOS. Avant tout, monsieur, je crois que quelques mots d'explication sont indispensables. — Un jour de première représentation, la grande difficulté est d'arriver au dénoûment de l'ouvrage nouveau. Le nôtre est d'un grand effet; mais la pièce étant un peu longue, le public pourrait perdre patience avant la grande catastrophe, et.. Bref, c'est pour être sûrs de jouer le dénoûment que nous avons cru prudent de commencer par là et de finir par l'exposition.

DUROSEAU. Ah! c'est fort adroit; vous prenez, comme on dit, le roman par la queue.

ALVAREZ. L'affiche le dit : *Drame à l'envers.*

DUROSEAU. Oui; mais votre mot à l'envers n'est pas français dans l'acception que vous lui donnez; moi, j'aurais écrit : *Drame... à reculons,* ce serait plus exact. A propos d'affiche, pourquoi donc celle d'aujourd'hui nous promet-elle un *Assassin par humanité?* Je ne vois rien qui justifie ce titre ronflant.

DON BIGAROTINOS. Parfaitement justifié, au contraire, car lorsque mon rôle fait fusiller celui de monsieur, et qu'il répond : *Vous êtes un assassin,* mon personnage réplique ainsi : (*Déclamant.*) Oui, je suis un assassin, mais par humanité : cette exécution improvisée t'épargne de nouveaux crimes et la honte de l'échafaud!

DUROSEAU. Oh! que c'est beau! que c'est beau! C'est d'autant plus admirable qu'au premier abord on jurerait que... ça n'a pas le sens commun... Mais vous ne nous avez pas dit un mot de cela.

DON BIGAROTINOS. Ça m'est défendu, la phrase a été supprimée; mais l'intelligence de l'acteur y supplée : au lieu de le dire, je le pense, et mon titre est justifié.

DUROSEAU. Bravo, mon ami! voilà de la haute intelligence, et vous méritez qu'on vous encourage; et tel que vous me voyez, si j'avais seulement quatre-vingt mille livres de rente, je vous offrirais un verre d'absinthe avec plaisir. — Mais continuez.

DON BIGAROTINOS. Ainsi nous allons recommencer.

DUROSEAU. Par la fin?

DON BIGAROTINOS. Sans doute; nous ne vous demandons que le temps de recharger les armes.

DUROSEAU. Encore des coups de fusil! Non, ça fait peur aux dames, et puis nous connaissons votre dénoûment; ainsi vous pouvez sans danger commencer par le commencement. — Pardon, un dernier mot : quels sont dans la pièce en litige vos noms et qualités?

DON BIGAROTINOS. Je suis le duc don Bigarotinos, grand d'Espagne de première classe et gouverneur de la citadelle.

DUROSEAU. Quelle citadelle?

DON BIGAROTINOS. Ah! ma foi, je n'en sais rien.

DUROSEAU. Il fallait le demander à l'auteur.

DON BIGAROTINOS. L'auteur ne le sait pas non plus.

DUROSEAU. Nous voilà bien avancés... ainsi vous, gouverneur, vous gouvernez machinalement et sans savoir...

OLIVIA, *avec humeur*. Ah ça, monsieur, avez-vous fini?... vos interruptions sont gênantes, et même vexatoires.

DUROSEAU, *étonné*. Oh! vexatoire! voilà une expression bien littéraire pour une simple comédienne... Allons, allons, mademoiselle est homme de lettres. (*Elle lui tourne le dos.*) Ne nous brouillons pas, et jouez-moi la pièce par le bon bout; vous me ferez le plus grand plaisir.

DON BIGAROTINOS. Ma foi, puisque vous le voulez et que personne ne s'y oppose, nous allons commencer par le commencement. C'est un usage un peu rococo, mais nous ne pouvons rien vous refuser. (*Aux Acteurs.*) Sortons, messieurs.

Ils sortent.

ENTR'ACTE.

MALASSIS. J'espère que ce beau monsieur en perruque blonde va nous laisser tranquilles à présent.

DUROSEAU. C'est pour moi que vous dites cela, n'est-ce pas? — Oui. Eh bien, je vous ferai observer qu'on ne m'appelle pas le monsieur en perruque blonde; on m'appelle monsieur Duroseau d'Elbeuf, associé à la maison Rapée et compagnie.

MALASSIS. Oui, vous êtes dans de beaux draps.

DUROSEAU, *éclatant de rire*. Oh! oh! ce calembour! voilà comme on les fait dans votre pays?... Si je voulais vous en débiter... mais vous ne le méritez pas. Vous vous permettez de mépriser, de déchirer mon drap... Savez-vous quelle espèce de *drap j'ai?* Non... voilà ce qu'il faudrait que vous *sussiez*, et vous ne le savez pas.

MALASSIS. C'est bon! assez causé! Je vous ordonne de vous taire.

DUROSEAU, *se fâchant*. Ah! vous m'ordonnez!... Auriez-vous la prétention de m'intimider?

MALASSIS. Oui, monsieur, j'ai cette prétention-là, et si vous n'êtes pas content...

DUROSEAU. Suffit! (*Se levant avec menace.*) Voulez-vous sortir?

MALASSIS, *de même, et mettant un pied sur sa banquette*. Oui, oui, tout de suite.

DUROSEAU, *élevant la voix*. Ah! vous voulez sortir!... eh bien, sortez... moi, je reste!

Il se rassied en ricanant. On frappe les trois coups. Ouverture. Changement à vue.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un tronc d'arbre.

Ce tronc d'arbre est au milieu d'un jardin orné de fleurs et d'arrosoirs. Le temps est beau quoique incertain, et promet un violent orage.

NOTA.

Quelques poissons rouges de la plus belle espèce, mais invisibles à l'œil nu et même à la lorgnette du spectateur, se promènent au fond d'un bassin d'eau naturelle placé à la cantonade.

Observation essentielle.

Après l'ouverture et sur la demande de M. Duroseau, le Souffleur lit à haute voix la description ci-dessus.

DUROSEAU, *après la lecture.* Où diable sont les poissons rouges ?

LE SOUFFLEUR. Vous ne pouvez pas les voir, puisqu'ils sont à la cantonade.

DUROSEAU. Je ne vois pas non plus la cantonade.

LE SOUFFLEUR. Pardieu ! la cantonade est en dehors de la scène.

DUROSEAU. Tiens ! vous mettez vos poissons en dehors de la *Seine*!... Voilà une invraisemblance !... mais il en faut ; pas de bons drames sans invraisemblance. Merci, souffleur; on peut commencer.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIA, *puis* ALVAREZ.

Musique.

OLIVIA, *entrant avec mystère.* Personne !... vite, le signal convenu !

Elle frappe trois coups dans sa main, une trappe s'ouvre.

ALVAREZ, *sortant de son trou.* Ah !

OLIVIA. Cher Alvarez !

ALVAREZ, *tremblottant.* J'ai froid !... on n'est pas bien du tout dans ce local humide.

OLIVIA. Patience, ami ; cette captivité aura son terme.

ALVAREZ. Je voudrais bien déménager.

OLIVIA. Cela se conçoit... mais tu n'as plus que cinq ans à y gémir.

ALVAREZ. Encore cinq ans !

OLIVIA. Encore un lustre, et tout s'éclaircira.

ALVAREZ, *à part.* Quel affreux calembour ! (*Haut.*) Olivia, je sens la faim qui me galope.

OLIVIA. Hélas !

ALVAREZ. Où sont mes provisions de bouche?

OLIVIA. Dans le palais de mon père.

ALVAREZ. Dans son palais !... ça n'est pas régalant pour le mien.

OLIVIA. O fortune ! fortune !

ALVAREZ. Tais-toi, Olivia, tais-toi ; la fortune est une vieille farceuse qui m'a donné un renfoncement.

OLIVIA. Parlons peu, parlons bien.

ALVAREZ. Je n'y vois nul inconvénient.

OLIVIA. On m'a dit... je n'ai pas voulu le croire, tant cela est étrange... on m'a dit, dis-je... mais non, c'est de toi seul que je veux l'apprendre.

ALVAREZ. Oui, je te l'apprendrai ! Mais de quoi s'agit-il ?

OLIVIA. Tu fus condamné... à mort ?

ALVAREZ, *mystérieusement.* Oui, à Saragosse.

OLIVIA, *de même.* Fort bien... Et l'arrêt fatal qui te condamnait à avoir la tête tranchée a-t-il reçu son exécution ?

ALVAREZ. Oui.

OLIVIA. Grand Dieu !

ALVAREZ. Oui, mais par contumace.

OLIVIA. Ah ! j'aime mieux ça.

ALVAREZ. Et moi donc ! Pendant qu'on me décapitait en Espagne, je flânais à Bolbec... Bolbec en Normandie.

OLIVIA. Connu... Mais par quel prodige échappas-tu au sort affreux...

ALVAREZ. Tu vas tout savoir. Un jour...

Il est interrompu par trois sons de cor.

OLIVIA, *avec anxiété.* Quels sont ces sourds sons-ci ?

ALVAREZ. Ces sons si sourds sont cessés.

OLIVIA. Tu disais donc...

ALVAREZ. Je te disais... c'est drôle comme je grelotte.

OLIVIA. Dis-moi tous tes malheurs.

ALVAREZ.

Ah ! comment exprimer mes souffrances *diverses!*
J'éprouve le besoin de te les dire en *verses*.

Pour partager mon sort le ciel m'avait fourni
Un frère chérissable et tendrement chéri...
Mais... O jour de malheur et d'éternel reproche!
Il fut victime, hélas! d'une mienne brioche.
L'infortuné mourut, juge de mon chagrin.
Ma brioche lui fit perdre le goût du pain.
Ah! je voudrais pouvoir lui rendre la lumière,
Fallût-il pour cela lui souffler... la paupière.

OLIVIA.

Allons, achève-moi ce récit trop fatal,
Ça distrait...

ALVAREZ.

Oh! la, la, je vais me trouver mal.

OLIVIA.

Retiens-toi, cher amour, il ne faut point s'abattre.

ALVAREZ, *défaillant.*

Aurais-tu par hasard du vinaigre des Quatre...

OLIVIA.

Voleurs? Je n'en ai point. Mais sois sage, mon vieux,
En t'illusionnant tu pourras être heureux.

ALVAREZ.

Heureux comme un poisson roulé dans la farine,
Ou comme un éléphant rongé par la vermine *.

OLIVIA. On vient!

ALVAREZ, *vivement.* On vient!... parlons en prose.

Musique.

OLIVIA. Ah! c'est mon page fidèle, Piffardo-Piffardini. Ne crains rien; le malheureux est muet.

SCÈNE II.

OLIVIA, ALVAREZ, PIFFARDO.

OLIVIA. Eh bien, Piffardo, mon beau page**, quelle nouvelle? — Une lettre... lisons. (*Elle lit.*) « Tremblez! le farouche Barbasthal as- » sure, et don Bigarotinos le croit... » (*S'interrompant.*) Il le croit!

ALVAREZ. Il croit quoi?

OLIVIA, *lisant.* « Que la signora Olivia... » C'est moi.

ALVAREZ. Je le sais.

OLIVIA, *continuant.* « Entretient des con- » versations criminelles avec un troubadour » égaré. » O ciel! aurait-on découvert... Rassure-moi, Alvarez; j'ai besoin de tout ton amour.

ALVAREZ, *d'un ton piteux.* Qu'est-ce que j'ai donc à grelotter comme ça?

OLIVIA. C'est l'effet de la digestion. Piffardo, puis-je compter sur ton dévouement?

PIFFARDO. A la vie, à la mort!

ALVAREZ. Olivia, le muet a parlé!

* Ce vers est parodié de *Ruy-Blas*, de Victor Hugo.

** Il est sous entendu que le rôle de *Piffardo* appartient au plus laid de la troupe.

OLIVIA. Pourquoi pas? il n'est muet que par intérim, en l'absence du titulaire.

ALVAREZ. Ah! c'est un remplaçant.

OLIVIA. On l'a pris pour tout faire. Hier, il était nègre, demain il sera... pendu.

ALVAREZ. Sa perspective est pittoresque.

Bruit.

OLIVIA. On vient encore!

ALVAREZ. On vient souvent!

OLIVIA, *avec un cri.* Ah! mon père!

LE MUET. Sauve qui peut!

Il descend dans la trappe.

ALVAREZ, *fermant la trappe.* Ciel! la trappe est refermée... impossible de rentrer chez moi.

OLIVIA. Il faut pourtant te recacher.

ALVAREZ. J'en raurais le courage... Mais où?

OLIVIA. Là... derrière ce piédestal.

ALVAREZ. Ça va.

OLIVIA. Est-ce fait?

ALVAREZ. C'est fait.

SCÈNE III.

ALVAREZ, OLIVIA, DON BIGAROTINOS, BARBASTHAL, PAGES, GARDES, VASSAUX.

Les deux Pages apportent une corbeille de mariage. Musique bruyante.

DON BIGAROTINOS, *à sa fille.* Il y avait quelqu'un ici?

OLIVIA, *se drapant.* Il y avait moi seule.

DON BIGAROTINOS. On a parlé.

OLIVIA. Je me parlais à moi-même, et j'en ai le droit.

DON BIGAROTINOS. C'est possible, et j'y accède... Mais pourquoi cet embarras, ce trouble inaccoutumé? Je suis ton père, et Barbasthal est ton époux.

TOUS, *rapidement.* Lui! — Oui. — Moi! — Toi! — Lui! — Non.

BARBASTHAL. Je suis votre fiancé, madame, et voilà mon présent de noce.

OLIVIA. Où?

BARBASTHAL. Dans ce corbillon.

OLIVIA. Qu'y met-on?

BARBASTHAL. La tête du baron.

OLIVIA, *écœurée.* La tête d'Alvarez!

DON BIGAROTINOS. Sa tête, à lui!

ALVAREZ, *étonné.* Ma tête, à moi!

OLIVIA. Ta tête, à toi!

BARBASTHAL. Regardez, madame.

OLIVIA. Je frémis.

Musique coquette.

DON BIGAROTINOS. Tu frémis!

ALVAREZ, *caché*. Nous frémissons.

BARBASTHAL, *triomphant*. Vous frémissez!

DUROSEAU, *dans la salle*. Ils frémissent!

BARBASTHAL, *s'approchant de la corbeille*. Olivia, regardez...

DON BIGAROTINOS, *l'arrêtant*. Une observation. — L'exécution d'Alvarez date de cinq années; vous comprenez que les ravages du temps...

OLIVIA. Eh quoi! ses blonds cheveux, ses dents d'émail, ses noirs sourcils...

BARBASTHAL. Voilà ce qu'il en reste!

Coup de tam-tam. Le feroce Barbasthal tire de la corbeille... un bonnet de coton blanc orné de sa fontange. Effroi général. Olivia pousse un cri déchirant, Alvarez un cri d'horreur. Tableau.

BARBASTHAL, *après un moment de silence*. Eh bien, madame?

OLIVIA, *anéantie*. Tout est fini.

ALVAREZ, *de même*. Je suis mort! Eh bien, j'aurais parié le contraire.

DUROSEAU. Imbécile!

OLIVIA. Retirez-vous, Barbasthal; votre présence me fait horreur.

DON BIGAROTINOS. Arrêtez, Olivia! je ne souffrirai pas que vous insultiez plus longtemps le plus vertueux, le plus dévoué de mes amis.

DUROSEAU. Halte-là!... Comment! monsieur est le plus vertueux de vos amis, et vous le faites fusiller...Allons donc! ce que vous dites là ne s'accorde nullement avec ce que vous disiez tout à l'heure, et moi, public, je n'y comprends rien.

ALVAREZ. Mais c'est l'exposition; vous ne pouvez comprendre que vers le milieu de l'ouvrage.

DUROSEAU. Ah!... qu'est-ce qu'il y a donc dans le milieu de votre drame?

ALVAREZ. Un ballet et une pluie de feu.

DUROSEAU. Quant à la pluie de feu, je n'en suis pas friand; mais puisqu'il y a un ballet, ça finira par s'emmancher. Allons, donnez-nous le ballet; nous verrons le reste une autre fois. Ah! j'ai encore une prière à vous adresser : permettez-moi de passer sur le théâtre; je voudrais voir les danseuses de près... ça doit être ravissant.

DON BIGAROTINOS. Impossible.

DUROSEAU. Vieux jaloux!

DON BIGAROTINOS. Il n'y a que les acteurs et les auteurs qui puissent entrer sur le théâtre.

DUROSEAU. Tant mieux! je suis homme de lettres : je suis l'auteur de la fameuse brochure intitulée : *L'Art d'élever des lapins et de s'en faire trois mille livres de rente.*

ALVAREZ. C'est joli, mais ça ne suffit pas.

DUROSEAU. En ce cas, je vais vous faire un calembour, séance tenante. Savez-vous pourquoi les comédiens devraient être plus gros que les autres hommes? — Non? — C'est parce qu'ils ont tous les soirs un monsieur qui les *souffle*. (*A M. Malassis.*) Comment trouvez-vous celui-là? Il a été fabriqué à Elbeuf; c'est solide et bon teint.

MALASSIS, *toujours auparterre*. Vous m'embêtez.

DUROSEAU. Merci. Mais écoutez, si vous avez du cœur, prenez un témoin et allez m'attendre au café du théâtre de la Porte Saint-Martin : je vous donne ma parole que dans vingt minutes... je serai à la Madeleine.

Il quitte sa loge et disparaît. Malassis sort en le menaçant.

ALVAREZ. Il paraît que ce monsieur tient à venir sur le théâtre.

DON BIGAROTINOS. Laissez-le faire, nous saurons bien nous en debarrasser.

Ils se parlent à l'oreille.

DUROSEAU. J'y suis! j'y suis! m'y voilà!... merci, messieurs.

DON BIGAROTINOS. Ah! oui, vous avez tellement embrouillé la pièce qu'il nous sera impossible de la jouer ce soir.

DUROSEAU. Allons, allons, je vais arranger ça avec le public; vous allez voir. (*Au public.*) Messieurs, ayez, je vous en prie, la bonté de m'excuser. Je suis étranger, je vais repartir ce soir, et je voulais, avant de me mettre en route, savoir à quoi m'en tenir sur le mérite de la pièce en question. Ma foi! c'est un bel ouvrage!... il y a surtout des scènes bien filées, celle du bonnet de coton, par exemple; tout Paris en sera coiffé... Et y a-t-il, en effet, quelque chose de plus nouveau, de plus pathétique et de plus naturel que le moment où monsieur le baron se croit mort... Vous direz peut-être : Un homme qui se croit mort, c'est absurde... Oui, ce serait absurde s'il le croyait sans preuves; mais remarquez que ce noble seigneur est dans le doute jusqu'à l'exhibition du blanc bonnet, et ne croit à son trépas définitif que quand la mèche est découverte. Moi, si j'étais l'auteur de la pièce, si j'avais assez de génie pour composer un ouvrage de cette force-là, je voudrais en changer le titre, et je mettrais sur l'affiche : « *Aujourd'hui*, LE BONNET DE COTON, *drame en cinq actes!* » Ça ferait de l'effet; on se dirait : « Avez-vous vu le *Bonnet de coton?* — Plaît-il? — Je vous demande si vous avez vu le *B*... — Ah! le *Bonnet de coton*, ce fameux

drame... oui, oui! c'est un chef-d'œuvre...— Un chef-d'œuvre dans lequel il y a... car il y a de ça...—Il y en a même beaucoup, et lorsque dans une pièce nouvelle on en trouve autant que ça, il faudrait être diablement difficile pour en exiger davantage...» Enfin, messieurs, je... (*Il est interrompu par un coup de tam-tam, de tonnerre ou de cymbales; une pluie de feu plus ou moins abondante tombe du haut du théâtre. Duroseau sans se déconcerter.*) Il paraît que nous allons avoir un temps infernal.

Il ouvre son parapluie et s'en va tranquille comme Baptiste.

FIN.

NOTA. La pluie de feu n'est pas de rigueur. On la remplace au théâtre de la *Porte Saint-Martin* par un divertissement; mais M. Duroseau s'enfonce et disparaît dans une trappe au moment même où le ballet commence. Dans les villes qui n'ont ni ballet ni pluie de feu, les Comiques de la troupe pourront eux-mêmes danser des pas parodiés, et terminer par un galop général. Telle a toujours été l'intention de...

L'AUTEUR.

Distribution pour la province.

M DUROSEAU, premier comique de vaudeville, jeune ou vieux.
D. BIGAROTINOS, caricature.
OLIVIA, soubrette ou duègne.
ALVAREZ, comique, genre Alcide Tousez ou Hyacinthe.
BARBASTHAL, comique complaisant.
PIFFARDO-PIFFARDINI, physique spécial.
M. MALASSIS, rôle d'intelligence.
M. PAF, souffleur. Un beau diseur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.